

# DÉMARRER EN CLASSE DE VILLE

Louise MARIN

Depuis maintenant dix ans, la pédagogie Freinet est pratiquée dans notre petite école à huit classes de la banlieue parisienne. Si nous n'avons bénéficié d'aucune condition exceptionnelle, nous avons néanmoins essayé de profiter de toutes les occasions favorables qui se sont offertes à nous. Notre histoire est des plus ordinaires, elle peut peut-être donner confiance à ceux qui arrivent en ville.

I. NE CHERCHONS PAS LA DIFFICULTE  
Sauf circonstances particulières et exceptionnelles, l'école de trente classes ne crée pas un milieu favorable à notre travail. Dès que l'école où j'enseignais a commencé à s'enfler avec, en particulier, la création d'un CEG, je l'ai quittée, profitant de la construction d'un groupe scolaire de moindre importance, face à mon domicile :

école maternelle 4 classes

école de filles 8 classes

école de garçons 8 classes

Je pense qu'il est vain de gaspiller ses forces dans d'immenses écoles casernes.

## II. LE CADRE

Le cadre agréable et neuf enthousiasmait les enfants. La cour n'était pas enfermée dans des murs, mais

ouverte sur de vertes pelouses. A l'intérieur, des peintures claires, des classes ensoleillées, du mobilier neuf.  
*« Le jour de la rentrée, j'étais contente d'aller à l'école neuve avec mon cartable neuf. »*

NELLY, 7 ans

## III. LE PERSONNEL

Il avait déjà atteint une certaine maturité pédagogique. Notre orientation était déjà commune : pas de punitions, pas de « mains sur la tête », une bonne relation maître-élèves. Quatre d'entre nous, habitant à proximité de l'école, savaient qu'elles s'installaient dans les lieux pour longtemps et avaient à cœur de commencer du mieux possible.

## IV. LE MILIEU

Je connaissais déjà une partie des enfants du quartier et leurs familles. Je vivais comme elles. J'échangeais souvent quelques mots avec les mères, au « café-épicerie du coin » et nous entamions de plus longues conversations au marché.

Un courant de compréhension existait déjà dans les deux sens. Je n'étais pas l'institutrice habituelle de banlieue qui arrive de Paris par l'autobus, sans regarder personne, attentive à ne pas abîmer ses hauts talons sur les trottoirs

mal pavés ou boueux et qui repart de même, rapidement pour ne pas manquer l'autobus, l'institutrice que les parents n'osent pas aborder.

Telles furent mes chances au départ :

- une petite école de ville de 8 classes ;
- des fillettes heureuses de fréquenter une école accueillante ;
- une bonne équipe de maîtresses ;
- un milieu connu.

## LE PREMIER JOURNAL

Pourquoi serais-je arrivée en claironnant : « *Je pratique la pédagogie Freinet. A bas la classe traditionnelle!* » ?

Pourquoi aurais-je expliqué à la directrice que je n'appliquais pas la pédagogie de tout le monde ?

Tant de gens condamnent ce qu'ils ne connaissent pas !

Il fallait que je vive d'abord avec mes élèves. Ce que je faisais devait paraître naturel, c'était une autre façon de faire la classe, c'est tout.

Notre premier journal fut tiré avec un duplicateur à alcool qui fonctionnait mal. Comme cet appareil devait être en permanence dans la salle du matériel, j'ai tiré moi-même notre journal pendant l'heure hebdomadaire d'éducation physique donnée par un professeur spécialisé. J'étais aidée d'une élève dispensée de gymnastique.

J'étais soutenue par l'idée qu'il ne faut pas se laisser décourager par les difficultés matérielles. Les membres du groupe départemental ICEM m'encouragèrent toujours.

Ce n'est qu'après plusieurs mois que j'osai transporter le fatidique appareil pour une heure ou deux dans ma classe. La directrice de l'école, déchargée de classe, ancien professeur de français en CEG, apprécia le premier numéro de notre journal scolaire.

## LA DISCIPLINE COOPERATIVE

Mes petites filles de sept ans étaient ravies de ce nouveau régime et la discipline coopérative s'installa sans difficulté. En dehors de la classe, elles surprenaient par leur sérieux, leur prise en charge des intérêts matériels de l'école.

Je sentais l'étonnement : une classe de pédagogie nouvelle dans laquelle ce n'était pas la pagaie !

C'est en partie à cette attitude des élèves que je dus d'obtenir facilement le matériel que je demandai. Les commandes à la CEL furent faites très tôt : l'imprimerie arriva fin mai. Le dernier journal de l'année sortit imprimé. Ce fut tellement plus facile que le tirage au duplicateur.

## L'EQUIPE SE FORME

Si j'étais seule à pratiquer la pédagogie Freinet, je ne me sentais pas isolée dans l'école. Aux récréations, à l'inter-classe, j'avais des contacts fréquents avec mes collègues. L'une d'elles, avec qui je travaillais depuis dix ans, transforma aussi sa classe de CM1, édita un journal.

C'est là que nos difficultés commencèrent.

Nos élèves avaient eu deux ans de pédagogie Freinet (CE1 et CM1). Le CE2 s'était bien passé. Le CM2 fut catastrophique pour des raisons que l'on devinera, l'institutrice n'acceptant pas l'idée d'une nouvelle relation enseignant-enseigné.

Tirant parti de cet échec, profitant du départ de l'institutrice, ma collègue demanda donc à suivre ses élèves au CM2, étant entendu qu'elle reprendrait le CM1 l'année suivante. Il fut décidé en conseil des maîtresses qu'elle suivrait ses élèves deux ans et que cette situation ne saurait être



Photos H. Elwing

modifiée. L'arrivée d'une collègue au CE2 porta à 4 le nombre d'années de pédagogie Freinet de nos élèves (avec trois maîtresses). Pour des raisons que j'ai oubliées, nous arrivâmes plus tard à la situation actuelle : je garde mes élèves deux ans (CE1 puis CE2) et je les donne à ma collègue (CM1 puis CM2).

Nos enfants ont ainsi 4 ans de continuité avec deux maîtresses. C'est une situation bien établie dans l'école. Notre équipe se compose donc de deux maîtresses. Nous avons déjà travaillé 18 ans ensemble dont 10 ans en pédagogie Freinet. Nous pensons atteindre 22 ans de travail en commun.

Malheureusement, la mobilité du personnel est un des fléaux de l'école de ville. Les jeunes collègues qui arrivent, remplaçants sans formation aucune, sont toujours attirés par notre travail. Avec notre aide et celle du groupe départemental, avec celle de la directrice de l'école déchargée de

classe, ils s'initient à la pédagogie Freinet, beaucoup plus vite que nous. Mais leur situation n'est pas stable : remplaçants mutés chaque année, service militaire, domicile éloigné, congés des mères de famille pour élever les enfants. Malgré toutes ces difficultés, l'autre C.E. de l'école fonctionne depuis 8 ans en pédagogie Freinet. Les enfants ont ensuite deux ans de CM traditionnel.

Le travail administratif est assuré entièrement par la directrice de l'école. Que d'autorisations à demander pour les 4 classes Freinet de l'école, pour aller en classe-enquête, au théâtre, au concert, chez les correspondants, pour recevoir les parents, les correspondants, les visiteurs !

L'aide pédagogique que la directrice nous apporte en assistant fréquemment aux activités nombreuses des 4 classes, est un sérieux appui moral, aussi bien pour nous que vis-à-vis des parents.

## LES ETAPES

Nous avons pensé qu'il ne fallait pas tout mettre en question au même moment.

Nous avons *peu à peu* modifié notre pédagogie. Si nous avons introduit d'emblée le texte libre et la correspondance, ce n'est qu'au fil des années que nous avons pratiqué la conférence d'enfants, abandonnant la traditionnelle leçon et le non moins traditionnel résumé, très important aux yeux des parents, adopté le calcul vivant, le travail auto-correctif. Les ateliers artistiques sont devenus plus nombreux et mieux équipés. Nous avons adopté le stylo-bille, malgré l'opposition de supérieurs hiérarchiques, en démontrant par l'usage que le travail au stylo pouvait aussi être soigné.

Nous avons trouvé le moment opportun pour supprimer le cahier de roulement.

Un inspecteur proposa la suppression des classements à condition « *que tous les collègues d'une même école soient d'accord et que l'on explique cette réforme aux parents.* » C'était à la conférence pédagogique, fin octobre. Il fallait faire vite : le premier classement allait se faire. Aucune directrice n'aurait résisté à une équipe d'institutrices unanime et fermement décidée.

Après mai 68, nous optâmes pour la notation A B C D E mentionnée sur les livrets destinés aux parents, deux fois par trimestre.

Les visiteurs trouvent nos classes bien équipées. Il a fallu dix ans de continuité, voire de ténacité, pour obtenir ce résultat. Je comprends fort bien qu'un administrateur hésite à acheter du matériel qui ne servira qu'un an. Il y a aussi de longs décalages administratifs entre le moment de la demande et celui de la réalisation. Il faut savoir attendre,

et c'est ainsi qu'au bout de dix ans, la classe possède un bon éclairage électrique, des rideaux d'occultation, des casiers, des meubles de rangement, le matériel d'imprimerie, de travail artistique, des bandes et des boîtes enseignantes.

On vous achète aussi plus volontiers du matériel lorsqu'on sait que vous apprenez aux enfants à le respecter et à l'entretenir.

## LES PARENTS

Dès le début, nous avons favorisé les contacts. Notre porte d'entrée ne s'est jamais ornée de cette fameuse pancarte qui tend heureusement à disparaître : « *Entrée interdite à toute personne étrangère à l'enseignement.* »

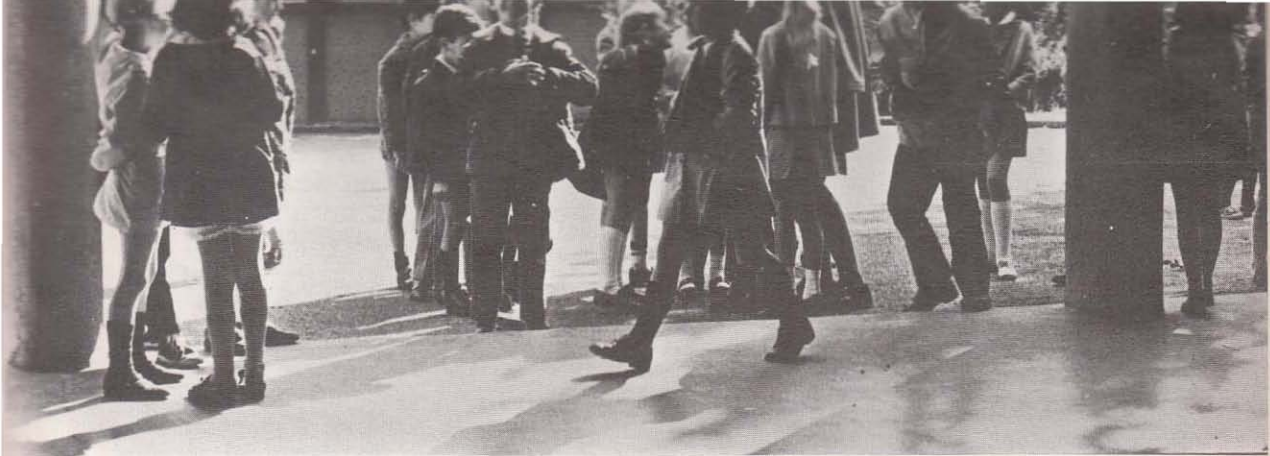
Nos contacts ont d'abord été personnels : nous hésitions à affronter une assemblée de parents. Puis un jour, je franchis ce pas. Sauf rare exception, j'ai toujours rencontré une grande curiosité et une grande sympathie. C'est un plaisir pour les parents de se voir enfin expliquer ce qu'ils ne comprennent pas toujours bien à travers les récits de leurs enfants.

Les réunions avaient lieu le samedi, après 16 h 30, dans la classe, les parents s'asseyant à la place de leur enfant, pouvant connaître leur cadre de vie.

Après mai 68, profitant encore de circonstances favorables, nous avons établi le système suivant :

le samedi matin, deux heures de classe devant les parents suivies d'une heure de discussion. Ces réunions ont lieu à raison d'une par trimestre. La directrice assiste à toutes les réunions de parents de l'école.

A la réunion du CE1, il y a peu de monde. Les parents qui ont osé venir une première fois décident les autres.



L'intérêt naît. Les enfants insistent. Au CM, l'assistance s'étoffe, l'habitude est prise.

Pour encadrer les classes-enquêtes que nous effectuons souvent à Paris, nous avons recours aux parents. Les volontaires sont toujours nombreux pour nous accompagner.

Certains événements ont contribué à rapprocher davantage le personnel enseignant et les parents :  
une classe de neige du CE2 en 1968 ;  
un voyage-échange en 1970 avec un CE2 de Provence.

Pour renforcer les liens avec les parents, nous aurions voulu créer un « Conseil d'école ». L'autorisation demandée en novembre 69 a mis six mois à nous parvenir. Notre réalisation se trouve retardée d'un an, mais notre détermination à associer les parents à la vie de l'école est toujours aussi grande.

### NOS ANCIENNES ELEVES

Elles gardent toutes un souvenir heureux des années passées avec nous. Les fillettes difficiles qui ont été mal

accueillies dans d'autres écoles où elles ont terminé leur scolarité primaire, en ont beaucoup plus conscience que celles qui n'ont connu que notre école ou le lycée.

Elles reviennent fréquemment nous voir. Quand nous faisons classe le samedi après-midi, elles venaient passer la demi-journée avec nous, participant toujours au travail avec nos actuelles élèves.

Depuis le congé du samedi après-midi, elles reviennent dans la semaine avec leurs feuilles de notes. Nous suivons leur scolarité. Des élèves ayant quitté la commune nous écrivent longuement. La première promotion ayant bénéficié de quatre ans de pédagogie Freinet vient d'arriver au BEPC.

Toutes nos élèves ont une excellente adaptation en sixième. Elles proposent des exposés aux professeurs. Leurs notes de rédaction sont bonnes.

### NOS DIFFICULTES ACTUELLES LA MIXITE

Ce n'est pas la mixité elle-même qui pose un problème mais la rencontre de deux milieux scolaires différents.

A la rentrée de 1969, notre école de filles a accueilli des garçons de l'école voisine.

Il a fallu, au CM<sub>2</sub>, faire cohabiter des fillettes ayant déjà trois ans de pédagogie Freinet avec des garçons caractériels habitués au par-cœur et aux punitions.

Nous avons alors mieux senti combien est difficile la tâche du maître qui commence la pédagogie Freinet avec des élèves de CM<sub>2</sub>.

Dans les autres classes, les garçons ont été séduits par le travail et se sont posé des questions sur les valeurs auxquelles ils avaient cru jusque là : autorité inconditionnelle du maître, résumés par cœur, punitions, exercices, travail fait uniquement dans le local classe.

Nous nous sommes retrouvées dans la situation du maître qui reçoit des élèves venant de classe traditionnelle. Que cela doit être usant de recommencer chaque année à déconditionner des élèves en sachant que son travail ne sera pas continué ! Notre récompense est la joie qu'ont trouvée les garçons à travailler avec nous. Les mamans sont venues spontanément faire part des heureux changements qu'elles constataient chez leurs garçons.

## LES PARENTS

Quand il y avait une école de filles et une école de garçons, les parents semblaient avoir bien accepté que leurs garçons reçoivent un certain type d'enseignement et leurs filles un autre. Avec la mixité, le problème de l'enseignement s'est trouvé posé car les deux écoles mixtes, avec le même secteur scolaire, donnent un enseignement très différent.

Nous avons essayé au maximum de faire en sorte que chaque enfant

accepte son école avec plaisir. Nous avons gardé dans leurs écoles respectives les enfants qui demandaient à rester. Nous avons accueilli ceux qui avaient demandé à venir et ceux qui étaient indifférents. Nous avons tenu compte de l'avis des parents. Après l'entrée au CP, un accord entre les directions d'école interdit le passage d'une école à l'autre.

## INSTABILITE DE LA POPULATION SCOLAIRE

Elle devient de plus en plus importante. Les élèves qui nous arrivent en cours de scolarité s'adaptent toujours bien. Pour les nôtres qui partent, c'est parfois plus difficile, à l'école primaire. Souvent, elles s'ennuient.

## L'AVENIR

Il n'est que de relire l'article de G. Gaudin, dans l'Educateur n° 10 de juillet 70, pour comprendre nos difficultés à élargir l'influence de nos classes.

Mais chez nous, dans notre petite école, la hiérarchie sociale est supprimée au profit du compagnonnage du travail. Les maîtres forment, avec la directrice, l'inspectrice et les parents, une équipe animée d'un même idéal.

Nous sommes le témoignage qu'une pédagogie libératrice est possible, même en école de ville. Mais une telle pédagogie effraie certains depuis mai 68.

Volontairement, je ne me suis étendue sur aucun problème particulier. Si vous êtes intéressés par un point précis, écrivez-moi, j'essaierai de répondre plus en détail.

Louise MARIN  
9, rue Adrien-Lejeune  
93 - Bagnolet